

abondante, pleine de choses et toujours sérieusement émue.”

Nous avons parlé dans un précédent numéro de l'ouvrage remarquable intitulé : *France aux Colonies*, de M. Rameau. Nous avons la satisfaction d'apprendre à nos lecteurs que l'auteur est actuellement à Montréal où il doit rester quelques jours.

Après avoir réuni une si grande quantité de documents et de faits nouveaux sur la race française, en Amérique, il veut encore étendre son sujet et lui donner tout le développement qu'il mérite.

Il est venu visiter ce pays auquel il a consacré ses travaux, et il étudie les progrès et l'avenir de cette population dont il a décrit les merveilleux accroissements.

Il vient de visiter la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, et il a trouvé là une population de plus de cent mille âmes qui ont les liens les plus étroits avec la race française du Canada.

En outre, il a exploré le District de Gaspé et les Townships de l'Est, où il a pu étudier la marche et l'esprit des nouveaux développements.

Nous espérons bien que M. le Directeur du *Cabinet de Lecture* profitera du séjour d'un publiciste si distingué et si dévoué à la nationalité canadienne, pour l'inviter à l'une des séances qui vont bientôt recommencer.

On aimera, après avoir lu son livre, entendre l'Auteur nous exposer ses découvertes nouvelles et cette foi si vive dans l'avenir de cette contrée, foi qui repose sur l'étude attentive, infatigable et multipliée de faits qui méritent tant d'être connus, comparés et appréciés.

Le *Cabinet de Lecture* va recommencer ses séances ; il a maintenant un local digne de son importance et du but qu'il poursuit. Nous espérons bien que, par ses travaux, il se tiendra comme par le passé au courant des circonstances actuelles qui sont devenues d'un intérêt si vif et si déchirant pour le cœur des catholiques.

### La Religion et la Liberté,

PAR LE RÉVÉREND MESSIRE HERCULE BEAUDRY,  
Curé de St.-Jean-Chrysostôme.—(Fin.)

Lu au Cabinet de Lecture Paroissial, en Octobre 1855.

Voulez-vous un exemple de la force morale que puise l'homme dans les convictions religieuses ? Voyez le despotisme qui pèse sur l'Asie, voyez ces vastes empires dominés par des tyrans qui disposent à leur gré de la vie de leurs sujets ? Vous rougissez de voir encore aujourd'hui l'Orient soumis à un servilisme aussi dégradant pour l'humanité. Les siècles s'écoulent et le soleil de la civilisation ne reparait plus sur l'horizon de cette partie du globe qui fut le berceau du genre humain. Au milieu de ces peuples asservis et dégradés, se trouvent disséminés quelques chrétiens ; on serait naturellement tenté de se les représenter comme coulant leurs jours dans la crainte et la timidité, comme n'osant à peine lever les yeux pour regarder leurs souverains. Ces hommes formés

à l'école du Catholicisme, instruits de ses sublimes doctrines, arrachaient par leur fermeté, ces années dernières au Roi de Siam, cet aveu : “ De tous mêmes sujets les chrétiens sont les seuls qui sachent dire, non.”

C'est le Christianisme qui a proclamé les deux grands principes de la civilisation universelle, l'unité de Dieu et la fraternité humaine : avant lui ils étaient inconnus. L'Eglise qui est son organe les a propagés, et sa doctrine toute entière est favorable à la liberté. Mais nous ne voulons pas seulement consulter ici sa doctrine, nous voulons encore offrir à votre admiration ses œuvres ; oui, les œuvres de cette Eglise qu'on s'est plu à représenter comme ennemie de la liberté.

Nous n'ignorons pas que plusieurs de ses adversaires ont écrit de magnifiques choses sur la liberté, mais qu'on nous montre leurs œuvres pour la cause de la liberté. Voyons si aucune institution philanthropique a jamais fait quelque chose qui puisse entrer en comparaison avec les œuvres de l'Eglise !

Et d'abord, nous la voyons cette antiquité qu'on nous présente avec admiration, maintenir l'esclavage sous ses formes les plus hideuses, diviser les hommes en deux classes dont l'une était plus maltraitée que la bête. Qu'on nous cite un philosophe qui ait pris la défense de l'esclave ; qui ait élevé la voix pour proclamer que la servitude, telle qu'elle existait, portait atteinte au droit le plus sacré de l'homme : qu'on nous cite un orateur qui ait consacré son talent à une si noble cause ; qu'on nous montre une loi pour l'abolition de l'esclavage ou dont l'objet fut, du moins, d'améliorer le sort de l'esclave ! Et pourtant le mal était porté à ses dernières limites. La loi déclarait moins vils que *nuls* cent vingt millions d'hommes qu'elle abandonnait à la barbare cruauté de leurs maîtres. Ces victimes malheureuses étaient égorgées par milliers dans les divertissements publics et même dans les fêtes de familles. Ecoutez là-dessus Châteaubriand, dans ses *Etudes Historiques*. “ Le seul peuple qui ait fait un spectacle de l'homme est le peuple romain : tantôt c'était des gladiateurs et même des *gladiatrices* de familles nobles qui s'entretenaient pour le divertissement de la populace la plus abjecte comme pour le plaisir de la société la plus raffinée : tantôt c'était des prisonniers de guerre que l'on armait les uns contre les autres, et qui se massacraient au milieu des fêtes, la nuit aux flambeaux en présence de courtisanes..... On forçait des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement pour *désennuyer un Néron*, et mieux encore un Vespasien et un Titus. Le retentissement des glaives, les mugissements des animaux, les gémissements des victimes, dont les entrailles étaient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran ou d'eau de senteur, ravissaient la foule. Les festins particuliers étaient rehaussés par le plaisir du sang : quand on s'était bien repui et qu'on chait de l'appro-